

ESPÈCE D'ESPACE

L'ART DU PARTAGE

AVEC RENAUD ROBERT

PAR | JEAN-CHRISTOPHE CANIVET ET EMMANUELLE CASTANG

Tombé dans la marionnette au berceau, Renaud Robert est né à Charleville-Mézières. Il s'y est pris de passion pour cet art et, fort d'une persévérance toute enfantine, il a intégré à 11 ans la troupe des Petits Comédiens de Chiffons, alors menée par Jacques Félix (fondateur du Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes de Charleville-Mézières). Il y est resté jusqu'à ses 17 ans. Son goût du partage et de la transmission s'est d'abord traduit par un début de carrière dans l'éducation populaire en tant que formateur. C'est en parcourant les routes de France dans le cadre de son métier qu'il a décidé de s'installer à Meung-sur-Loire, un bourg de 6 500 âmes, et d'y développer un projet artistique et culturel, de quitter la formation pour devenir comédien et metteur en scène, et de créer puis diriger un théâtre et un festival.

Enseignant en arts plastiques et animateur de formations dans l'éducation populaire, c'est par choix de vie que Renaud Robert part s'installer à Meung-sur-Loire. Après avoir étudié la marionnette, le théâtre, et fait les Beaux-arts, il ne souhaitait pas développer son projet artistique à Reims. Il avait l'envie de créer quelque chose à partir d'un terrain vierge, d'une page blanche, d'un endroit sans racine. Avec Meung-sur-Loire, ce fut le coup de cœur : « J'animais des stages dans toute la France. Quand j'avais à franchir La Loire pour aller dans le sud, je passais toujours par Meung-sur-Loire. Je m'arrêtais sur le pont, je regardais et je me disais que cet endroit était vraiment inspirant. »

Genèse du projet

En 1980, par opportunité, par impulsion, il s'installe dans cette vieille maison fermée qu'il avait repérée en bord de Loire. Son moteur : être dans un endroit où il n'y a rien, tout à inventer. Meung-sur-Loire a alors la particularité d'avoir de nombreuses minoteries et de l'industrie, mais rien culturellement. Pourtant, la ville est bien située : elle est à vingt kilomètres d'Orléans, quarante de Blois, la Sologne d'un côté, la Beauce de l'autre, le Val de Loire avec les vignes au milieu. Il y a donc beaucoup de personnes potentielles avec qui partager un projet culturel. Et pourtant : pas de théâtre, de cinéma... Tout est concentré à Orléans. L'idée germe donc d'organiser des stages d'été de création de spectacles et d'y accoler un petit festival. Le pari marche. « J'ai fait des soirées masques et marionnettes, dans un parc, avec plusieurs compagnies et le public est venu. J'ai aussi commencé à chercher s'il y avait des salles dans la ville, à programmer des artistes et, à nouveau, le public est venu. » Mais la rencontre avec les habitants est d'abord passée par des ateliers. Il donne des cours de théâtre à Orléans, et c'est à la demande des habitants de Meung-sur-Loire qu'il ouvre des cours dans la ville. La municipalité lui met une salle à disposition dans un vieux préfabriqué d'après-guerre en lui disant :



Public sur scène après un spectacle à la Fabrique.

« voilà, vous avez les clés, vous êtes chez vous ! » Il partagera très vite ce lieu avec d'autres artistes en recherche d'un espace de travail.

Avancer sans chercher le consensus

C'est en parallèle de ces ateliers qu'il commence à faire venir des spectacles et à développer le projet. Il se souvient de l'accueil de Flash Marionnette, qui avait « fait un tabac », et de celui d'Ilka Schönbein dont les habitants parlent encore. Sa première prestation en France après le Off de Charleville ! Et pourtant Ilka Schönbein était un choix audacieux pour une relation toute naissante avec le public sur la marionnette : « Je me suis dit quand je l'ai vue que c'était une grande dame, quelqu'un de formidable. Je fais la programmation avec des artistes connus, ou qui après le deviennent parfois, et je trouve que les

habitants méritent cela ». D'ailleurs, il n'est pas fier de dire que beaucoup de grands noms de l'histoire de la marionnette contemporaine sont passés par la Fabrique ou le festival Petites Formes Mouvantes et Émouvantes. Il a le goût de découvrir des artistes. La relation au public reste son souci premier : discuter avec chacun, savoir ce qu'ils pensent, les surprendre, faire venir des spectacles qui les secouent ou les transportent, prendre des risques et gagner du public.

L'appel au sensible de la marionnette

Quelques années plus tard, il se décide à passer à la mise en scène. Avant cela, il a beaucoup travaillé avec d'autres compagnies, notamment en Italie, et développé un travail de théâtre masqué. C'est sous la « provocation » d'un metteur en scène qu'il décide en 1986 d'arrêter son métier d'alors et de créer la

compagnie du Faux Col. Bien qu'ayant démarré par la marionnette avec la troupe des Petits comédiens de chiffons, c'est avec des spectacles de rue, d'intervention dans un premier temps, puis avec le théâtre masqué, qu'il mène son début de carrière de metteur en scène et de formateur. « J'ai mis au point tout un travail d'acteur qui tend à faire découvrir le masque non pas par ce que l'on sait de lui (comme Arlequin) mais de partir du masque, tel qu'il est en tant qu'objet, géographiquement, organiquement, et de ce qu'il impose au comédien comme fonctionnement. » C'est dans le même état d'esprit qu'il joue et met en scène avec la marionnette. Dans la relation au public, ce qu'il aime avec cet art comme avec le théâtre masqué, c'est l'appel au sensible que provoque ce type de théâtre : « Il y a quelque chose qui se passe de l'ordre du sensoriel, de la matière sensible de l'individu ; il peut y avoir de la fascination ou même de la répulsion, mais il y a toujours quelque chose de l'ordre du sensible, je dirai même du viscéral. En tant qu'artiste, cela m'intéresse beaucoup ». Il aime sortir de l'abstraction, de la mentalisation, inviter le public à entrer dans un univers, pouvoir l'emmenner par des images, par un texte poétique : « Avec la marionnette, les individus n'ont pas quelque chose en face. Ils ont un médium, ils ont une chose qui est presque dans l'abstraction, et donc tout à coup, si cet objet scénique les interpelle, les perturbe, les émeut, les inquiète, les fait rire, c'est un message plus direct et en même temps un peu mystérieux ».

« *Il peut y avoir de la fascination ou même de la répulsion, mais il y a toujours quelque chose de l'ordre du sensible, je dirai même du viscéral.* »

Renaud Robert

C'est aussi l'évolution artistique, l'ouverture, les avancées structurelles de ces 10 dernières années qui lui donnent envie de revenir vers cet art. D'ailleurs, 30 ans plus tard, il se réinvente et change même de nom ! La compagnie du Faux col devient Effigie(s) Théâtre. Un nouveau nom qui correspond au recentrage de la compagnie, tant dans ses réalisations que dans la programmation et l'action culturelle, vers des formes utilisant comme médium, entre le comédien et le public, des marionnettes, des masques, des objets, des figurines mécaniques ou des images projetées, toutes sortes d'effigies au service de la création.

Essaimer, encore et toujours

Entre le rêve qu'il avait au départ et le projet tel qu'il existe aujourd'hui, il y a peu de choses non réalisées, estime Renaud Robert. Il a toujours eu en ligne de conduite l'esprit de compagnonnage, celui des ouvriers du Moyen Âge, de l'échange de savoir-faire. C'est dans cet esprit qu'il choisit de concentrer son énergie sur le développement d'un projet de programmation et d'actions culturelles, de créer un vrai lieu culturel dans la ville.



Foyer du théâtre pendant le festival Petites Formes Mouvantes et Émouvantes

Pour cela, La Fabrique est un formidable outil. Le projet est né en 1994 d'une idée un peu folle et utopique de créer un vrai théâtre dans une petite ville. Le maire et l'adjoint à la culture du moment, conscients de l'impact culturel, économique et social du projet de Renaud Robert, lui font confiance et avec l'aide de la DRAC, de la région Centre et du département du Loiret, le chantier voit le jour. Il permet de transformer une ancienne fabrique de pièces de moulin en salle de spectacles. Renaud Robert relie ce moteur qui l'anime de partager un projet culturel à son précédent métier dans l'éducation populaire. Dans la continuité d'un père également dans l'éducation populaire, il s'inscrit dans la philosophie de Jean Vilar et Antoine Vitez : l'envie d'une action théâtrale dans une ville de taille moyenne, entre le secteur urbain et l'environnement rural, l'exigence dans la programmation et la nécessité de la formation.

Ces valeurs qu'il porte, mais aussi ses questions sur la société, l'humain, font partie tant de son projet d'artiste que de son ambition culturelle ; toujours tisser avec les autres, partager, donner du sens au lien. C'est d'abord avec d'autres compagnies sur le territoire qu'il tisse des liens. Notamment grâce à la création d'une FederCies Centre en 1998. La Fabrique – tout juste née, devient l'endroit où les compagnies se retrouvent pour penser les actions de lutte et faire des propositions. C'est grâce à ces échanges nourris et à la mise en commun des difficultés que le groupe permet la création d'un dispositif régional : les contrats de saison, qui invitent les municipalités – via une aide financière, à programmer des artistes de la région. Renaud Robert y voit des faisceaux convergents : les municipalités programment peu et son souci de faire naître et d'implanter un projet culturel territorial s'incarne tout à coup dans une démarche plus large de projet culturel à dimension régionale. Essaimer, toujours essaimer.

Et c'est ce que nous répond Renaud quand nous lui demandons quel type de lien il crée avec les partenaires locaux. Il se met à l'aune d'une histoire, d'une page toute blanche quand il est arrivé il y a presque 40 ans, et d'une dynamique forte sur le

plan culturel qu'il constate aujourd'hui à Meung-sur-Loire. Il a provoqué l'envie de faire, l'envie de plus de culture. Un projet de vie. Les projets entrepris depuis plusieurs années ont fait des petits : les ateliers qu'il a menés avec les adolescents en collaboration avec le collège ont conduit à l'ouverture d'une classe à spécialité théâtre au collège de Meung-sur-Loire ; le focus sur Gaston Couté qu'avait proposé le festival Petites formes mouvantes et émouvantes, a donné à un groupe de gens l'envie créer un festival dédié à ce poète anarchiste ; un festival de musique est né quelque temps après le festival de marionnettes, parce qu'en fait c'était possible ; des associations se sont créées pour proposer de l'action culturelle...

Et puis La Fabrique est un outil pour amener le jeune public dans un vrai théâtre : « Pour nos spectacles de marionnettes, nous proposons aux écoles rurales de venir les voir ici à des séances qui leur sont dédiées plutôt que de jouer dans leurs locaux ». L'action la plus récente est le travail réalisé avec une comédienne de la compagnie, également interprète Langue des Signes Française (LSF), qui a permis à un groupe de jeunes sourds d'un institut orléanais d'aborder l'art de la marionnette et de proposer la dernière création jeune public en version bilingue.

Le problème majeur que Renaud Robert perçoit aujourd'hui, ce ne sont pas tant des attentes chiffrées de la part de ses élus en matière de fréquentation des publics, mais c'est leur perception de la marionnette et celle des publics. Le mot marionnette... Certains élus ont des idées toutes faites sur la marionnette mais ne connaissent pas ce qu'est la marionnette aujourd'hui. Pourtant la Fabrique est légitimée par les autres acteurs culturels comme la Scène Conventionnée marionnette de Vendôme dirigée par Frédéric Maurin avec qui Renaud travaille à des accueils de résidences notamment.

La motivation de ce dernier ne faiblit pas, car le public est là, toujours plus nombreux, et avec appétit. Et c'est bien là l'essentiel ! ■